

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 1

Artikel: Jean Cornu
Autor: Cornu, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

citer vivement, car plusieurs duels avaient eu lieu entre « tondus » et « toupets » ; lui-même avait échangé de dures invectives avec des camarades plus soumis, et il pensait, non sans remords, que c'était lui, lui, Pelet ! qui avait tant de respect et d'affection pour son général, qui, ce soir, demain peut-être, allait lui faire de la peine, lui donner des ennuis par une de ces querelles finissant toujours mal.

Un jour, jour néfaste, affreux pour le brave Pelet — car tel était son nom, si j'ai bonne mémoire — il prit un parti héroïque. Dès le matin, il se rendit chez le général Junot, et demanda à le voir, sans retard, pour affaire sérieuse.

— Tu désires me parler, fit l'officier avec bienveillance, tout en regardant sa tête ?

— Mon général, voudriez-vous me dire s'il est vrai que vous ayez ordonné qu'on coupât les cheveux ?

— Ordonné, non ; mais ceux qui l'ont fait ont donné une véritable marque d'attachement et d'obéissance à leur chef qui les regarde comme ses frères, ses amis, ses compagnons de péril et de gloire. Ils m'ont fait un plaisir ; mais ils en seront certainement récompensés par les avantages qu'ils trouveront à quitter cette coiffure malpropre, désagréable, incommode, par la pluie, la chaleur et la poussière.

Mais, je vois que tels ne sont pas tes sentiments et que tu restes parmi les plus obstinés, ajouta-t-il sévèrement.

Voyons ; allons au fait. Que me veux-tu ?

— Oh ! mon général, combien vous êtes dur pour celui qui vous est peut-être le plus dévoué de la division ! Faire, pour vous être agréable, tout, tout ce qui est en mon pouvoir, ah ! je ne souhaite rien de plus et... je vais vous le prouver.

Lorsque, tout jeune encore, j'ai quitté notre chaumière, ma vieille mère a voulu garder un souvenir de son fils chéri, je lui ai dit :

Oh ! mère, prends de moi tout ce que tu voudras, mais... ne touche pas à un cheveu de ma tête !

J'avais une petite amie... qui m'attend là-bas sur nos grèves : à elle aussi j'ai refusé une mèche, une seule de ces mèches que je vais vous sacrifier, mon général.

Et puisqu'il faut l'accomplir, ce sacrifice si douloureux pour moi, je vous demande de l'adoucir quelque peu : prenez et coupez vous-même, je vous en prie... je vous en supplie !

Et, présentant au général interdit et ému des ciseaux apportés à cet effet, il mit un genou à terre et inclina vers lui sa tête blonde et frisée.

— Allons, faites, mon général, murmura-t-il.

— Non, mon enfant ; je n'aurai jamais le courage de l'imposer un tel chagrin. Tu tiens à ta chevelure, je le comprends, elle est si belle ! Mais, comme tu ne peux être le seul à la conserver dans la division, tu vas retourner à ton corps, nanti de tous les certificats attestant ta bonne conduite et l'estime que j'ai pour toi.

Acceptes-tu cet arrangement ?

Alors, le jeune soldat, debout, avec un mélange de tristesse et de colère mal contenue :

— Vous me chassez, mon général ?...

— Non.

— Coupez, alors...

Et, lorsque l'opération terminée, le jeune homme, dont le regard fuyait les boucles dorées couvrant le sol, voulut se retirer, le général le retint :

— Ami, donne-moi la main ; je suis content de toi et je puis te prédire qu'avec un pareil caractère tu feras ton chemin.

Tels étaient les soldats de 1800.

Jean Cornu.

Il y a de cela de nombreuses années déjà, Jean Cornu, de Vullierens, était devenu passionnément amoureux d'une jeune et jolie paysanne habitant le village de Collombier sur Morges.

Lucie ne ressentait pas pour son adorateur un amour aussi ardent. Cornu n'était ni beau, ni spirituel ; on disait même en langage populaire qu'il avait une araignée dans le plafond. Mais, très persévérant dans ses vœux, il allait régulièrement, chaque semaine, rendre visite à la dame de ses pensées et ne se présentait

jamais à elle sans être proprement vêtu et frais rasé.

Néanmoins, la belle se montrait quelque peu dédaigneuse et froide, au grand désespoir de Jean Cornu. Une seule considération lui faisait supporter les importunes assiduités de celui-ci et l'empêchait de rompre : c'était la fortune assez rondelette du prétendant, à laquelle, du reste, ses parents n'étaient pas complètement indifférents.

Les choses en étaient là, lorsqu'un beau matin la cloche d'alarme mit en émoi tout le village de Collombier. Les habitants de Pampigny, de Clarmont, de Grancy et de Vullierens accoururent avec leurs pompes à incendie et, grâce à leur secours empressé, le ravage des flammes qui menaçaient de détruire l'habitation de Lucie fut heureusement arrêté.

L'oncle de la jeune fille qui, au péril de sa vie, s'était élancé au milieu des flammes avec les plus courageux sauveteurs, éprouva un étonnement facile à comprendre en voyant arriver Cornu sur le lieu du sinistre, alors que les secours n'étaient plus nécessaires. Il ne put s'empêcher de lui dire :

— Mais comment se fait-il que tu ne sois pas venu plus tôt. Je pensais au contraire te voir arriver un des premiers !... Le feu est à la maison de Lucie et tu n'es pas là !...

Puis, l'examinant de plus près : « Je crois, sacrebleu, que tu t'es rasé avant de partir ?... »

— Oh ! voilà, répond Cornu, je me suis seulement donné un petit coup.

Nous publions ci-après la première partie d'une amusante et spirituelle petite histoire en patois de notre regretté C.-C. Dénézéaz, et qui est absolument inédite. En français, son titre se traduit ainsi : *Deux beaux-fils proprement embêtés.*

Dou bio-fe prouprameint eimbètà.

I

Lo père Biquelet, dâi Trâi-Serveints, n'avâi z'u què duè felhiès ; et coumeint l'aviont gaillâ à preteindre et que l'aviont dza lo bin dè la mère dein l'ao fliardâi, le furont bintout mariâies à dou coo que n'étiot pas avoué rein non plie. Quand le furont mariâies, Biquelet, qu'étiâi vévo, mette son bin ein grandzi et allâ demâora ein vela, iô l'avâi onna petita carrâie et iô poivè vivrè sein cousins, kâ à coté dâi Trâi-Serveints, qu'aviont mè dè 250 pousès dè bon terrain ein prâ, tsamps et bou, l'avâi onco dâi vegnès et pas mau dè crèancès. Sè bio-fé étiot retso assebin ; mâ mè on â, mè on voudrâi avâi et, d'accou avoué l'ao fennès, ne laisâsiont pas tranquillo lo vilhio que ne l'ao z'aussè partadzî son bin pò soi-disant lâi espargni lè cousins que tot son trin trin lâi baillivè avoué lè grandzi, lè vegnolans, lè copès dè bou, lè banquès, lè débèitè, lè z'impoù et tot lo bataclian, et 'on lâi promettâi dè lo tant bin soigni que n'arâi rein à regretlâ... A foorce lo rêssi, lo vilhio sè laissâ fèrè ; mâ on iadzo que tot fut cutsi su papâi timbrâ et signi, ye ve qu'on lâi avâi promet mè dè toma què dè pan et que sè bio-fé et sè felhiès ne vaillèssont pas lo Pérou, kâ ora què l'aviont tot ein maniance et que n'iaivâi pè rein'â espèrâ, on ne s'einquietâvè pas mè dè li què dâi premièrè chargès dè la serveinta à Pharaon.

— Ah ! l'est dinsè ! se sè peinsâ Biquelet. Eh bin, attendè-vo vâi !

Coumeint demâorâvè onco ein vela, iô on lâi avâi laissâ sa maison et iô on lâi baillivè tant pè mâi, pò vivrè, ye fe preparâ on fin soupâ iô l'einvitâ sè felhiès et sè bio-fé et l'alla, lo dzo devant, tsi on banquier dè sè z'amis lâi eimprontâ cinq millè francs pò dou dzo ein lâi desèint dè reveni queri lo leindèman nè on eimpartiâ dè cé ardeint ; tandi son soupâ et dè teni bon pò lo ravâi, quand bin farâi état dè ne pas lo rebailli su lo momeint.

L'est bon. Lo leindèman nè, lè bio-fé et lè felhiès qu'étiot venus maugrâ leu, mâ qu'étiot tot parâi venus, étiot à rupâ ein faseint on pou lè pottus, quand on vint senaillâ à la porta. C'étiâi lo comi âo banquier.

— Atsi-vo à ti ! se fe quand on l'eut fè eintâ. Mon patron m'einvoué vo demandâ, monsu Biquelet, se vo z'ariâ la bontâ dè mè remettèr lè quatre millè francs que vo z'âi promet dè lâi prêtâ ?

— Aque ! vo veni bin maupropou ; y'é dâi vesitès, ne sein à soupâ ; pâodè-vo pas repassâ dèman ?

— C'est que lo patron ein arâi fauta sta nè !

— Diabe sâi fè dâo trein ! se fe Biquelet, que coudessâi ètrè eimbètâ ; eh bin, attendè !

Adon ye va queri l'ardeint dein son bureau, comptè quatre millè francs su lo bet dè la trablia iô medzivont, que baillè âo comi dâo banquier, remet millè francs dein lo bureau et sè remet à rupâ et à djazâ coumeint se dè rein n'étiâi.

Sè bio-fé et sè felhiès sè vouâitvont sein rein compreindrè ein sè desèint : « Lo vilhio guieux a gardâ onna renaille », kâ sè crayont que l'aviont tot z'u. Assébin reverint l'ao tsai, tsandziron dè frimousse et coumeinciron à fèrè lè dzeinti et à lo cajolâ. Lo père Biquelet, qu'avâi fè état d'ètrè dié qu'on tienson tot lo teimps, fe seimblant dè ne pas fèrè atteinchon à cé tsandzemeint et l'ao z'ein tsantâ onna bouna vilhie, et du adon fut cocolâ et soigni coumeint on pudzin dein dè la vouata. kâ lè z'autro sè desont : « Parait que y'a onco on niô ! »

(La fin, deçando que vint.)

Le Journal de Cossonay.

Si nous avons tardé jusqu'ici à attirer l'attention de nos lecteurs sur ce nouveau journal, c'est bien malgré nous. Encore sous bande, et momentanément égaré parmi nos paperasses, son premier numéro, contenant le programme, ne nous est retombé sous la main que cette semaine. Et certes nous lui trouvons fort bonne mine, excellente impression, beau papier, texte varié. Aussi l'avons-nous parcouru avec beaucoup de plaisir. — Toutes nos félicitations.

« Comment, diront peut-être de nombreux lecteurs, Cossonay a un journal ?... »

Oui, messieurs, un vrai journal, ne vous en déplaît, un journal qui sait ce qu'il veut et dont le programme est bien défini. Non seulement il discutera les questions d'intérêt local, nous dit-il, mais « il relatera les faits et gestes de nos autorités. » Que celles-ci se le tiennent pour dit.

Et si Cossonay a son journal, c'est que son développement, à divers points de vue, le comporte. Car ce n'est plus cette petite ville d'il y a vingt à vingt-cinq ans, délaissée par la circulation, éloignée du chemin de fer et qu'on allait péniblement chercher, suant et soufflant, en grimpant les *Côtes*, — ce qui nous les sciait joliment.

Non, c'est le Cossonay moderne, entièrement transformé dans sa vie locale et dans ses relations avec le reste du canton. C'est le Cossonay à la hauteur des circonstances, qui a sa vie propre et un commerce prospère.

Son joli funiculaire, qui le relie à la gare du Jura-Simplon, vous conduit gentiment là-haut en quelques minutes : à peine le temps de jeter un coup d'œil sur le magnifique paysage dont on jouit durant le parcours.

Permettez, Cossonay a son Casino, son petit théâtre, ses sociétés dramatiques et musicales, sociétés qui ont eu l'heureuse chance de s'attirer l'amitié et le précieux appui d'un jeune musicien distingué, M. Dénézéaz.

Au premier appel de ses amis de Cossonay, M. Dénézéaz accourt avec tout son aimable